

L'Abellle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

La visite de M. Meyer.

Nous avons tenu nos lecteurs au courant des mouvements du ministre de la marine des Etats-Unis, M. Meyer, pendant la courte visite qu'il vient de faire à la Nouvelle-Orléans, visite qui avait pour objet d'inspecter le Chantier de marine que le gouvernement national a placé dans notre fleuve. M. Meyer est resté deux ou trois jours à la Nouvelle-Orléans et y a été entouré des procédés les plus délicats. Non seulement nos gouvernements et nos citoyens lui ont-ils fait connaître les points les plus attrayants de la Cité du Croissant, mais encore ils l'ont invité à dîner, lui ont donné un somptueux banquet. M. Meyer, nous l'avons dit hier, a quitté la Nouvelle-Orléans mercredi soir pour se rendre à Washington; et le moment venu, il fera au Congrès un rapport au sujet de sa visite chez nous; il lui dira l'utilité ou l'inutilité du Chantier que nous avons en tant de peine à obtenir, après des années d'efforts. On sait qu'un des derniers actes officiels de M. Roosevelt fut d'approuver un rapport émanant du Ministère de la Marine et concluant à la suppression de notre station navale sous prétexte que la dépense de son entretien, M. Roosevelt nous décocha cette floc de Parthe; mais ses représentants au Congrès ne le laissèrent pas nous attendre. Ils se mirent bien vite en campagne, firent les démarches voulues pour frapper de stérilité les menées de nos ennemis politiques. Jusqu'à tout récemment, la question n'avait plus été agitée. Ces jours derniers, M. Meyer résolut de la soulever dans un sens ou dans l'autre et voilà pourquoi nous avons en l'honneur de sa visite. Très tôt celui qui réquerait une prédiction sur le sort de notre Chantier de marine, car M. Meyer n'a prononcé aucune parole compromettante, pas même à la table de banquet où occupant les épaulettes, les confidences n'ont rien que de très naturel. Le Ministre de la Marine n'est tenu sur la plus grande réserve; mais cependant en prenant congé de ceux qui lui avaient fait un si cordial accueil, il a en un mot auquel il peut être donné une interprétation qui ne nous laisse pas sans craintes; il a dit qu'il y avait trop de stations navales sur les côtes de Golfe du Mexique et que le gouvernement se verrait forcé d'en supprimer quelques unes, les moins utiles, il va sans dire. La nôtre sera-t-elle de ces dernières? souhaitons que non, mais n'en soyons pas sûrs. Nous avons le tort de n'être pas, en politique, du côté du plus fort.

Ravalement des façades par le procédé au jet de sable.

En France, on procède au nettoyage des façades par des lavages à base d'alcali et d'acide et on frotte les pierres une à une au moyen d'une brosse métallique. Mais on commence à employer aussi à Paris le procédé au jet de sable, qui est usité couramment depuis une quinzaine d'années pour le décapage des ponts et autres constructions métalliques. La technique du procédé est sensiblement la même dans ces diverses applications. L'air comprimé est envoyé par une tuyère dans un réservoir contenant du sable; le jet d'air et de sable est amené, par un tuyau flexible muni d'une lance, au voisinage de la surface de pierre, de brique ou de métal à nettoyer. Brique, pierre, ciment retiennent suffisamment neufs, permettant aux jeux de lumière de se produire et de faire revivre la façade; les moulures et les sculptures sont aussi faciles à atteindre, même dans leurs parties profondes, que les surfaces tout unies. Pour les installations mobiles, tout l'appareil est disposé sur un chariot à traction animale ou automobile, et l'air comprimé est fourni par un compresseur actionné soit par moteur à explosion, soit par moteur électrique. Les tuyaux et les lances de sablage sont en nombre multiple; il faut compter une puissance de 3 à 4 chevaux par ouvrier sableur. Le débit du sable et la pression de l'air comprimé sont réglables; tantôt, il y aura peu de sable, de manière à ne produire qu'une sorte d'époussette, tantôt, on emploiera un grand débit de sable à haute pression, pour mordre à fond. M. Bousquet décrit le procédé avec quelque détail dans la "Technique moderne". On peut, au surplus, immédiatement à la suite du décapage et avec les mêmes agès ou échafaudages, peindre ou badigeonner l'air comprimé à l'aide d'appareils du genre de "Sérophage"; à la place du réservoir de sable, on branche l'appareil à peindre; la couleur est pulvérisée et projetée par l'air comprimé; elle adhère avec une grande force sur les surfaces fraîchement mises à nu par le sable. On peut, au surplus, immédiatement à la suite du décapage et avec les mêmes agès ou échafaudages, peindre ou badigeonner l'air comprimé à l'aide d'appareils du genre de "Sérophage"; à la place du réservoir de sable, on branche l'appareil à peindre; la couleur est pulvérisée et projetée par l'air comprimé; elle adhère avec une grande force sur les surfaces fraîchement mises à nu par le sable.

La littérature et l'aviation.

M. Gabriele d'Annunzio n'est pas le seul écrivain qui se passionne pour les choses de l'air. Après lui, M. Anatole France a voulu connaître les émotions d'un voyage à travers le ciel. Venu tout exprès au camp de Châlons, il prenait place, dans un biplan piloté par un des meilleurs aviateurs. La promenade dura environ vingt minutes et l'auteur du "Mannequin d'osier" s'éleva d'une trentaine de mètres au-dessus des plaines champenoises. Le voyageur, à sa descente du biplan, se déclara ébahi. On voit, par l'exemple de M. France et de M. d'Annunzio, combien les écrivains modernes surpassent en intrépidité leurs devanciers classiques. Horace s'étonnait que Virgile osât affronter le péril de la mer. A moins que ce ne fût simple littérature, c'était bien des affaires pour une pauvre petite traversée. Il faut une autre audace pour prendre rang parmi les pionniers d'un sport nouveau, d'un sport vertigineux qui fait tant de victimes. Il faut qu'un triple airain cuirasse la poitrine de M. Berge-

ret. Un de nos confrères se demande si M. France se propose de nous donner, comme M. d'Annunzio, un livre sur l'aviation. Ce livre existe; il a pour titre "Sur la Pierre blanche; l'auteur y décrit, il y a déjà plusieurs années, l'équipement qui, dans la société future, portera le travailleur de la campagne à la ville, de la maison à l'atelier.

Une République d'Enfants.

FANTASIE. C'est aux Etats-Unis, dans ce pays plein de contrastes, d'expériences, et, il faut bien le dire aussi, de bizarreries, qu'existe un semblable Etat. A Freeville, non loin d'Ithaca, dans l'Etat de New-York, un philanthrope, sir William George, eut l'idée de fonder un Etat dont le gouvernement et l'administration seraient entièrement aux mains des enfants. Vous pensez bien que ce ne fut pas avec les enfants des milliardaires de New-York, que la nouvelle ville fut peuplée. Cinquante petits malheureux ramassés dans les rues de New-York, abandonnés, sans surveillance, gibier promis à la prison ou au bagne, furent les premiers citoyens de Freeville, en bâtirent les maisons, élaborèrent le Code et les institutions civiles et militaires. Leur Etat occupe exactement 40 hectares de terre et compte environ 56 habitants. La limite d'âge est fixée à dix-huit ans et avant douze ans on n'est pas noté. Le gouvernement a un Président à sa tête. Il reçoit une subvention de 50 cents par semaine, soit 26 dollars par an. Il y a un Parlement, des tribunaux, une armée. Les petites filles sont admises au vote. Les lois sont extrêmement sévères; on voit bien que ce sont des enfants qui les ont édictées! La jeunesse ne connaît guère l'indulgence et les tempéraments. Pour une injure, on paye un dollar d'amende. Le tabac est formellement défendu; le jeu fait l'objet d'une répression sévère. Un des jeunes membres du gouvernement, ayant été pris en contravention de jeu, fut déchu de sa situation, de ses droits de citoyen, revêtu d'habits de galérien et condamné à casser des pierres à raison de 5 centimes par heure. Car l'obligation du travail est inscrite à la base du Code civil de Freeville. Chacun des citoyens ou citoyennes de cette République miniature doit gagner sa vie, payer son loyer et son habillage. Les travaux consistent dans l'entretien des routes, des égouts, des bâtiments. La culture, l'élevage des chevaux, des porcs et des bœufs se pratiquent aussi sur une vaste échelle. Une journée de travail se paye de 2 fr. 50 à 7 fr. 50. Les travailleurs de Freeville ont déjà connus la journée de huit heures, que nos ouvriers n'ont pas encore obtenue. Freeville a même connu une grève; celle des petites filles chargées de faire la cuisine. Toute la République dut jeûner jusqu'à ce qu'on ait fait droit à leurs réclamations. Les maisons sont de bois. Freeville possède un Palais du gouvernement, un tribunal, une prison, un hôpital, une poste, deux hôtels et quelques chalets d'habitation. La mendicité est interdite sur tout le territoire de l'Etat. Les Américains prétendent que cette tentative a pleinement réussi. Ces petits vauriens de

New-York, laissés à eux-mêmes, auraient, à ce qu'il paraît, senti leurs responsabilités, la nécessité de la discipline, du travail, de la règle dont ils ne voulaient d'abord point accepter le joug. Si cela est exact, il est, en effet, fort intéressant de voir que les enfants sont capables de se servir de leur liberté sans en mesurer. Toutefois, il doit y avoir bien des ombres à ce brillant tableau, et je prierais que la vraie police des grandes personnes soit de remettre les choses en ordre dans cette République d'enfants. Pour nous autres, qui sommes en Europe, il vaut mieux nous en tenir tout simplement à l'obéissance de nos parents. C'est le plus sûr moyen de ne jamais faire de sottises.

ANECDOTE.

"Paris-Journal" raconte cette suggestive anecdote; "Alors, il y a quelques mois, M. Antonio-José d'Almeida, médecin à Lisbonne, aujourd'hui ministre de l'Intérieur, allait rendre visite à un officier de ses amis, dans une caserne d'artillerie voisine du palais des Necessidades. Ayant un groupe d'artilleurs qui manoeuvraient un canon, le médecin républicain leur cria: "Point de mire, le palais royal!" "Alors le lieutenant de loi répondit avec son doux sourire: "Pas aujourd'hui, nous tirons à blanc..." Les républicains voulaient être adoucis; ils avaient des amis dans la maison."

Un télégramme de M. Layolle.

Le paquebot de la compagnie transatlantique française, le "Chicago", a éprouvé un retard de deux jours à la dernière traversée de l'océan; parti le 15 de ce mois, il était attendu à New York le 22 ou le 23, mais n'y est arrivé que le 25. M. Jules Layolle qui était à son bord, a télégraphié hier de New York à M. Geo. Pollock: "Arriverai à la Nouvelle-Orléans samedi matin, huit heures."

TULANE.

"Yip-Humble Servant", l'excellent comédien joué cette semaine au Tulane, continue à attirer la foule. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine, car cette pièce d'une valeur incontestable, est admirablement jouée par M. Otis Skinner et la bonne troupe qui le seconde.

ORESOENT.

Al. G. Field et ses ministres triomphent véritablement au Crescent où ils ont applaudi chaque soir par un public enthousiaste. Dernière matinée demain.

ORPHEUM.

Comme variété et attrait le spectacle de cette semaine à l'Orpheum est aussi complet qu'on le puisse désirer. Il faut particulièrement citer la foule comédienne "Broadway U.S.A.", qui est admirablement jouée par Mlle Sidney Shields et sa troupe. Tous les autres numéros du programme sont également intéressants et bien exécutés.

Toujours pas de nouvelles des vapeurs "Crown Prince" et "Arkadia."

On a finalement obtenu des nouvelles précises du vapeur "Bluefields" de la compagnie Vaccaro, qui pendant plusieurs jours avait été considéré comme perdu et dont on avait subsequment annoncé par erreur l'arrivée à La Havane. Ce bâtiment n'est échoué pendant l'ouragan de la semaine dernière, sur un écueil près du Cap San Antonio, à l'extrémité occidentale de l'île de Cuba. Il est fortement engagé et il s'échouera probablement plusieurs jours avant qu'il ne puisse être remis à flot. La fausse nouvelle de l'arrivée du "Bluefields" à La Havane doit être attribuée à une dépêche très confuse du subrécargue Peter Culotta, qui, lundi dernier, avait télégraphié de ce port aux armateurs: "Arrivé safely à la Havane, réparations mardi." On en avait naturellement conclu qu'il s'agissait du navire, alors qu'en réalité le subrécargue Culotta n'entendait parler que de sa personne et de celles de deux ou trois autres passagers qui avaient été raménés avec lui à la Havane sur un navire cubain. Cette dépêche avait créé l'impression que le "Bluefields" était sauf et l'on attendait son prochain retour à la Nouvelle-Orléans. Culotta et les trois passagers du Bluefields se sont embarqués mardi à La Havane sur le vapeur "Exoelior" de la ligne du Southern Pacific qui est arrivé hier après midi dans notre port. Ce navire a aussi amené les passagers du vapeur français "Louisiane" qui s'est échoué pendant la tempête près du feu de l'île Sombro. On est toujours sans nouvelles du vapeur anglais "Crown Prince" de la ligne Prince et du vapeur américain "Arkadia" de la ligne New York-Porto Rico. Le dernier de ces bâtiments parti de Rio de Janeiro, Brésil, avec un cargaison de 75,000 sacs de café représentant une valeur de plus d'un million de dollars, a maintenant un retard de onze jours. L'"Arkadia" est parti de la Nouvelle-Orléans le 14 octobre pour San Juan et Ponce, les deux principaux ports de Porto Rico. Comme le voyage dure en moyenne de 4 à 5 jours, il aurait dû arriver à destination au plus tard le 20 octobre, mais jusqu'ici la présence n'a été signalée nulle part. Les membres de son équipage, au nombre de 34, sont pour la plupart originaires de la Nouvelle-Orléans. L'"Arkadia" avait en outre à son bord quatre passagers, dont trois de la Nouvelle-Orléans, M. M. Charles Hunter, E. J. Boudreau et O. L. Friedberg, et le quatrième de nom de L. Friedberg, est originaire de Silver City, Nouveau Mexique. Les recherches au sujet de ce navire sont dirigées du siège de la compagnie à New York.

ATHENE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1910-1911. PROGRAMME. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Le Journalisme (Français en Louisiane. Son Histoire. Son Influence. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1911 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de 500 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits de droit être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera prise, écrite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent et a le droit de se procurer, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La publication de droit sera faite dans une édition publique. On fera connaître à l'auteur, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ne sera prononcé que si le candidat le demande, et que si, le jour de son arrivée à la Nouvelle-Orléans, il se présente à la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du Programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. BUREAU DES BREVES, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Comparaison de Feehan.

John Feehan, alias "Dady", le mariage qu'il a décidé de célébrer en septembre, avait frappé deux jeunes femmes à coups de canif sur la rue du Canal, a comparu hier en audience préliminaire devant le juge Anolin, de la seconde Cour de Cité. Deux chefs d'accusation ont été relevés contre Feehan: le premier d'avoir frappé Mlle Bea Raymond, domiciliée 1499 rue Nord Becheblave; le second d'avoir porté un coup de couteau à Mme R. F. Williams, d'Alger. Une dizaine de témoins ont été entendus. Feehan, qui n'était pas représenté par un avocat, a plaidé non coupable et a déclaré qu'il avait dû agir dans un état d'ébriété prononcée et qu'il ne se souvenait de rien. Le juge Anolin a ordonné son renvoi devant la cour criminelle de district, et a fixé sa caution à \$2,000 en attendant son jugement. Feehan n'ayant pu fournir cette somme restera écroué à la prison de paroisse.

INCENDIE.

Vers deux heures et demie hier après-midi une alarme a été donnée pour un feu d'origine dans un cottage rue N. Prieur 3449 appartenant à Anthony Vitano et occupé par Irwin P. Kappa. Les dommages causés s'élevaient à plus de \$1,000. La maison voisine occupée par Ferdinand Dudenbefer a été légèrement endommagée.

LA TEMPERATURE.

A la suite de la légère pluie tombée hier matin le vent a tourné adouci brusquement au nord et n'a pas tardé à produire une baisse sensible du thermomètre, baisse qui s'est fort accentuée dans la nuit. La station météorologique annonce que cette vague de froid, la seconde de la saison, n'aura qu'une durée passagère. Le froid a été particulièrement vif hier dans les Etats de l'Ouest, et l'on signale de fortes gelées dans l'Oklahoma et le nord-ouest du Texas. "J'ai étudié les lois de cet état, depuis mon arrivée ici, a dit le Rév. Chase, et j'ai pu constater que les autorités de votre ville faisaient tout en leur pouvoir pour lutter contre la marée montante du vice. Un détective de Springboro, Ple. M. Ward, chargé par la Ligue de faire une enquête dans les bas-fonds de diverses grandes villes, a pris en suite la parole et a rapporté certains faits qui sont venus à sa connaissance. Il se commet plus de crimes par tête d'habitant aux Etats-Unis que dans n'importe quel pays du monde, a dit M. Ward, et nos tribunaux ne condamnent qu'un et sept dixième des criminels. La plupart de ces crimes sont le résultat du vice entretenu dans les grandes villes. On en encore pris la parole M. le professeur T. W. Shannon, du Missouri et Mme E. M. Whittemore, de New York. Après la séance de l'après-midi, à 4 heures, les délégués ont fait une longue promenade sur le fleuve et ont visité le port.

Accident à l'Hôtel St. Charles.

Un accident dont les suites seront probablement fatales, s'est produit à l'Hôtel St. Charles hier après-midi vers trois heures et demie. Thomas McCormick, un mécaucien âgé de 59 ans, demeurant rue Chippewa 2030, réparait l'ascenseur de l'Hôtel lorsqu'un gain de couleur du nom de Wallace Brown a fait partir le moteur et McCormick a été écrasé. Il a été transporté à l'hôpital dans un état critique.

CHUTE.

Norman Fernandez et Bernard Priez, deux charpentiers, sont accidentellement tombés d'un échafaudage sur lequel ils travaillaient, rue Anicette, et ont été tous deux grièvement blessés. Transportés à l'hôpital, les étudiants ont constaté que le crâne de Fernandez avait été fracturé.

VOL.

Pendant l'absence de Mme Andrew Perez, hier matin, un voleur a pénétré dans sa demeure rue St-Pierre 913 et en a emporté une somme de \$40.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLÉANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12 cts. Pour les autres pays, port en plus: 15 cts.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: 85 cts. Pour les autres pays, port en plus: 95 cts.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY PREMIERE PARTIE DEUX FRERES ENNEMIS.

LES AMANTS DE LA FRONTIERE

PAR JULES MARY PREMIERE PARTIE DEUX FRERES ENNEMIS.

LES AMANTS DE LA FRONTIERE

PAR JULES MARY PREMIERE PARTIE DEUX FRERES ENNEMIS.

Après quoi, la poursuite prit plus ardeur. Mais ils avaient une demi-minute de retard, qu'un des gendarmes essaya de regagner en venant soigneusement Renaud, à l'instinct où celui-ci, sortant du chemin creux d'entre les haies, surgissait en pleine campagne. Le coup partit. Renaud s'était arrêté net, mais reprit sa course... on ne vit pas de différence ni de faiblesse dans son allure qui garda, tout d'abord la même aisance et la même rapidité. Cependant, lorsque les gendarmes quittèrent ainsi le chemin encaissé, l'un d'eux aperçut comme une large fleur rouge sur des herbes vertes. Il se pencha. C'était un harlement de joie et d'espoir. Bénédict! Il est bénédict! C'était vrai. La balle avait éraillé fortement la cuisse de Renaud. Telle était son énergie qu'il se voyait point ralentir. Déjà deux kilomètres étaient franchis. Sur les côtes, la poursuite devenait très difficile pour les gendarmes et il lui serait aisé de leur échapper. Mourir, soit! Mais il ne voulait pas mourir en leur pouvoir. Il préférait venir tomber étendu, de l'autre côté de la limite. L'espoir de le rejoindre redoublait l'ardeur des gendarmes. La jambe de Renaud s'écroulait... Il lui semblait qu'il

trahait à cette jambe un fardeau énorme... et sa blessure qu'il d'abord ne lui avait causé qu'une sorte d'engourdissement, le faisait à présent cruellement souffrir. Il croqua un biberon qui contenait une certaine quantité de motons. —Hardi! monsieur Renaud, hardi! Renaud souffla: —Je n'en peux plus! —C'est bon, fit l'homme, avec un œil malicieux. Tout à coup, il envole des coups de sifflet à ses deux chiens qui se précipitent vers le troupeau, le rassemblent, dans un élan, et le précipitent comme une ostapite chargée de centaines de projectiles dans les jambes des gendarmes, avant qu'ils aient pu se garer. Ce n'est pourtant pas la faute de Renaud, car il ne cesse pas d'envoyer à ses chiens des coups de sifflet stridents, lesquels, au lieu de les calmer, en font des bêtes féroces. Deux gendarmes roulent parmi les motons effolés, disparaissent dans la poussière, se relèvent aveuglés, tirent leurs sabres et se mettent à frapper à tort et à travers, dans le tas, pour se faire de la place... Le troisième a pu rester debout, il a déchargé deux fois son revolver autour de lui... Le berger envole toujours des coups de sifflet, qui tombent aux oreilles de ses bêtes comme des sauterelles guerrières... Un instant, on aurait pu croire qu'il a

modulé le fameux: "Il y a la goutte à boire, là-haut!" Les chiens grondent, et sans doute que l'instinct de la propriété l'empêche chez eux sur toute prudence, car ils se jettent aux mollats des gendarmes, mordent les mollets, attaquent les cuisses... Là-bas, Renaud, péniblement, regarda le terrain perdu. Il marqua chacun de ses pas d'une goutte de sang. Deux fois déjà, il a trébuché... ses yeux se troublaient... Ah! sans cette maudite blessure, il se serait senti plus sûr... Le berger avait fini par retrouver la modulation du coup de sifflet qui les rappelaient. Renaud se retourna. Ils n'étaient plus que deux, écharrés derrière lui, le revolver au poing. Le troisième était assis contre un arbre, n'en pouvait plus et hors d'haleine...

Mais les deux qui restaient n'avaient pas l'air fatigués... Renaud étouffa un soupir de désespoir... —Je suis perdu! Il ne courait plus. Il marchait... Marchait-il, même? Hélas! il ne traînait... Les gendarmes compranent qu'il n'ira pas loin et redoublent leurs efforts... Renaud recourait la route... la reconnaît... C'est celle qui mène de Villaville à Thiancourt... Il s'y engage; et sur ces terrains plats solides, il retrouve plus d'aisance... Pais, soudain, à quelques mètres, là, devant lui, le poteau frontière se dressa... comme un mat sauveur... qui l'attire... qui lui redonne de la vigueur... Et de l'autre côté de la frontière, que voit-il, juste Dieu! Une femme, à genoux, qui, défaits, en désordre, par elle à une folle, appelle d'un cri strident qui le bouleverse: —Renaud! mon Renaud!... Jossette! Jossette qui lui tend les bras... Derrière lui, les pas se rapprochent... Il entend un soufre rauque... Un ordre rauque: —Arrête! on te tire!

Il avait reçu un coup de faux dans les jarrets... Plus que cinq mètres... Et il voit Jossette, morte de peur, qui n'a plus la force de crier... Déjà, il a senti une main lourde qui essayait de le saisir... de l'arrêter... Il y a échappé... Il sent, sur son cou, le souffle des deux hommes qui le poursuivent, haletants, pantelants. Plus qu'un mètre... Il tend la main pour saisir le poteau, s'y accroche comme un noyé s'accroche à la planche qu'on lui jette... Il va le saisir... Et il s'abîme, évanoui, avec un sordid gémissement, entre les mains des gendarmes... En un clin d'œil il est garroté... Les trois phrases mystérieuses: FIN DE LA PREMIERE PARTIE DEUXIEME PARTIE

gendarmes s'accrochèrent que sa blessure n'était pas grave, mais il avait perdu beaucoup de sang. L'un des deux alla chercher une voiture à une ferme voisine, y fit placer un matelas et ils descendirent le pauvre garçon qui ne revenait pas à la vie. On fut ainsi, lentement, au pas, les gendarmes Villaville. A la poste du commissariat, des soins lui furent donnés par le médecin, qui banda la plaie. La balle avait fait étour et n'était pas dans la cuisse. Renaud revint à lui, regarda, comprit et ferma les yeux, en posant un profond soupir qui trahissait la détresse de son âme déçue. Il était prié! Demain, il serait soldat... Un des gendarmes qui l'avaient poursuivi venait auprès de son lit. C'était un grand gaillard sec, osseux, à la tête pointue, sans un poil de barbe, et dont les yeux bleus n'étaient pas méchants du tout. Il considérait le prisonnier avec une sorte de compassion attendrie. Il dit, comme s'il avait senti confusément le besoin de s'excuser: —C'est notre devoir!... —Oh! je ne vous fais pas de reproche... Vous êtes soldats... Il fallait obéir... Il y a bien le coup de revolver qui était exagéré... Vous ne trouvez pas? Renaud paraissait mort. Le